L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 11 JUILLET 1886. 59ème Année

FEUILLETON.

No 3 Commencé le 27 juin 1886.

LE

MARIAGE DE GEORGETTE.

NOUVELLE.

PAR C. CANOBY.

—Suite—

—Elle ne s'inquiète pas du tout, continua-t-il de savoir comment les jours tombent dans son tiroir et les louis d'or dans son porte-monnaie; pas plus qu'elle ne se demande comment le sucre dont elle est si prodigue—arrive jusque dans sa tasse. Dites-lui, vous, mon cher Bernard, en qui elle a tant de confiance, que jamais, au grand jamais! vous n'avez vu les billets de banque pousser comme les feuilles sur les arbres, ni les louis dans le cœur des roses, ce serait bien plus joli, certes, je n'en disconviens pas,—et que sans nous, sans notre concours, elle n'eût pas plus de chances de trouver un mari qu'elle n'a de chances de rencontrer un prince charmant, et que, sans notre trafic, elle irait vêtue comme Ève avant le péché, c'est-à-dire sans le moindre bijou, mangeant de l'herbe et couchant à la belle étoile. Dites-lui cela, mon ami, pendant que je vais écrire une note que vous porterez à Dubreuil.

Et il passa dans la pièce voisine.

Ah! elle avait le cœur bien gros, la pauvre Georgette; elle avait presque envie de pleurer. La traiter en petite fille, là, devant M. Bernard! La petite leçon était était assez méritée, elle le sentait bien, mais son père aurait pu attendre qu'ils fussent seuls pour la lui donner. Qu'allait-il penser, M. Bernard?

Mon Dieu! M. Bernard ne pensait rien de défavorable pour Mlle Georgette. Il était seulement un peu embarrassé. Que M. Bertin eût parlé aussi librement devant lui, cela l'étonnait, mais, sans se rendre bien compte de ce qui motivait son secret plaisir, il en était heureux. Pourquoi, quand la jeune fille avait l'air de souffrir? Pourvu qu'elle ne lui en voulût pas d'avoir été le témoin involontaire de cette petite scène de famille!...

Heureusement pour eux, la bonne Mme Bertin était là.

—Tous avez la plus raison, maîchère enfant, dit-elle. Tu as sur ces questions des idées assez singulières, qui ne s'accordent guère avec la situation. Tu quel droit aurais-tu le travail en mépris? Ne sommes-nous pas sortis des rangs du peuple, lou père et moi, il n'y a pas bien longtemps? Ne devrais-tu donc d'une essence supérieure à nous?

—Oh! maman! protesta la jeune fille.

—D'ailleurs, continua sa mère, tu as un exemple sous les yeux. M. Bernard, malgré sa noblesse, n'est-il pas employé dans la maison de ton père? C'est qu'il sait bien, mon enfant, qu'en ce temps-ci nul ne vaut que par ses œuvres, et que tout travail est noble par lui-même, pratiqué par de nobles et honnêtes mains.

—Ah! chère maman, vous savez que trop raison, et je suis vraiment mauvaise. Je ne sais pas pourquoi, par exemple!

—Je le sais, moi, murmura Mme Bertin, d'un ton un peu chagrin.

—Vous ne me jugez pas mal, au moins, monsieur Bernard? demanda la jeune fille. Vous ne me prenez pas pour une sotte et orgueilleuse petite parisoque?

—Mon! mademoiselle, s'écria Bernard avec indignation. Oh! vous ne croyez pas que ce soit possible, j'espère?

La situation allait redevenir difficile—et Mme Bertin s'en effrayait déjà quand heureusement, son mari reparut.

—Voici la note pour Dubreuil, dit-il; veuillez la lui remettre immédiatement, mon cher Bernard. A demain!

Le jeune homme salua et partit.

—Et vous, mes Georgette, faites-moi le plaisir de rejoindre mes Thérèse, afin qu'elles puissent me banquer.

Et Mlle Georgette obéit, non sans avoir pris prétexte du cou père par le cou pour lui implorer une demi-douzaine de rétractations baisers.

—Une bonne petite, bien qu'un peu *Bérande*, dit Antoine à sa femme.

—Cela passera, mon ami, répondit Mme Bertin. Comment voulez-vous qu'un enfant, des ses jeunes années, n'ait vue entourée de bien-être et de toutes les recherches du luxe; elle n'a pas connu, elle, les temps difficiles,—ou moins pourtant si heureux! plus heureux encore qu'aujourd'hui, peut-être, et il n'est pas étonnant que quelques bouffées d'orgueil lui montent parfois à la tête. Mais le cœur est bon.

—Sans doute, fit Antoine. Cependant il faudra prendre garde. Je ne veux pas que ma fille devienne la proie de quelque beau fils épris de sa fortune, qui la rendra malheureuse après avoir palpé sa dot. Ah! mais non, morbleu!

—A la bonne heure. Mais, puisque tu pensses ainsi, comment ne vous-tu pas que Bernard de Sommiès?...

—L'aime? interrompit M. Bertin. Si, parbleu, je le vois. Quel inconvénient?

—Ce que tu signalais tout à l'heure, peut-être.

—Lui, Bernard, amoureux de notre argent. Allons donc! Tu le connais guère.

—Dame! il n'a pas de fortune.

—Et tu ne flattes pas ta fille, par la même occasion!

—Enfin dit Mme Bertin un peu impatientée, cela ne te dépêtit pas alors!

—Cela m'enchante, au contraire.

—Tu veux que Bernard épouse Georgette?

—Parfaitement; et je n'attendais que le moment de m'en expliquer avec toi. A-tu des objections? parle.

—Mon Dieu, M. Bernard est, je crois un très brave jeune homme, très digne de devenir le mari de notre fille. Cependant....

—Quoi!

—Il y a son père,—que je ne connais pas, à la vérité,—mais qui, d'après ce que tu en dis toi-même, ne doit pas imprimer beaucoup de confiance.

—Lui! pas la moindre.

—Eh bien! s'il ne s'oppose pas à ce qu'il considère probablement comme une mésalliance, vanitieux et entiché de noblesse comme tu le dépeins, ne crains-tu pas que cela ne tienne à des vues peu honorables.

—C'est possible,—probable même; mais ça m'est égal.

—Pourquoi?

—Parce que je le tiens.

—Soit! dit Mme Bertin étonnée du ton singulier de son mari. Mais, par la sainte, son influence sur son fils n'est-elle pas à redouter?

—Non. J'y mettrai bon ordre.

—Oh! mais comme tu dis cela, Antoine! On dirait que c'est de la haine que tu as pour cet homme.... Qu'est-ce donc que M. de Sommiès? Et comment se fait-il que tu veuilles donner ta fille à son fils.

Le fait est qu'Antoine Bertin, d'ordinaire si calme, si maître de lui, avait en ce moment la face presque convulsée, qu'il serrait les poings et que son regard dur témoignait d'un vif ressentiment.

Mais cela ne dura qu'un instant. Ses traits se détendirent, le feu sombre de son œil s'éteignit, et ce fut d'une voix redevenue très douce qu'il répondit :

—Va, chère femme! ne t'inquiète pas. Tu sais que je ne fais jamais rien sans raison. Donc, sois bien tranquille; j'en ai une en ceci, et des meilleures. Tu verras. Bernard est le plus honnête homme que je connaisse; j'en réponds, il rendra ta fille heureuse. Au surplus, si tu as vu qu'il aime Georgette, tu as vu aussi que Georgette... l'aime, ou tout bien près de l'aimer.

—Eh! oui, fit Mme Bertin avec un soupir.

—Bon! Donc, marions-les, n'est-ce pas? Pour le reste, remets-t'en à ma prudence, à mon amour de père, à mon esprit de justice. C'est une œuvre sainte et droite, que je veux faire, je te le jure, et quand tu sauras mes motifs, tu m'approuveras. A présent, ma chère, les affaires me réclament. Embrasse-moi, et adieu.

Quand il fut parti, la pauvre mère resta bien perplexe, bien tourmentée. Quelle que fût sa confiance en la raison de son mari, cette fois elle ne pouvait se soustraire à l'inquiétude qu'avaient fait naître ses explications incomplètes. Et puis, il s'agissait de sa fille! Que n'avait-il parlé plus clairement, Antoine? Pourquoi ce mouvement de colère qu'il n'avait pu réprimer? Était-ce donc qu'il avait, sous le sérieux de sa conduite, quelque danger qu'il voulait lui cacher, ou quelque dure épreuve qu'il désirait lui épargner?.... Enfin! on verrait bien!

Mais son cœur était lourd et sa pensée resta assombrie longtemps encore après que son mari l'eut quittée....

M. de Sommiès habitait avec son fils un bel appartement de la rue Auber, au plein cœur du Paris brillant.

Devenu veuf dès la quatrième année de son mariage, il avait alors vingt-deux ans, les plaisirs de la *vie facile* avaient rapidement dévoré ce qu'il possédait en propre, et même, disait-on, la plus grande partie de ce qui appartenait à son fils. C'était fort possible. Avec un caractère comme celui de Bernard, il ne courait aucun risque; nul danger qu'il eût jamais à rendre compte. Donc, pourquoi se gêner? — A présent, ruiné, endetté, presque réduit aux expédients, et en même temps résolu à tout pour continuer de mener la *grande vie*, il se voyait forcé de trouver des ressources dans les affaires industrielles, s'accrochant désespérément aux gens qui pouvaient le servir de leur haute situation. Faire entrer son fils dans la maison de banque A. Bertin et Cie lui avait paru un coup de fortune à tenter; grâce à l'heureuses circonstances, il avait réussi. Antoire Bertin, séduit par ses dehors brillants,—peut-être aussi par ses adroites flatteries,—s'était prêté à son désir avec une étonnante facilité. Bernard lui-même n'avait élevé aucune objection, il se bornait passivement, sans murmure, sans explication. C'était jouer de bonheur; car avouer à son fils les motifs qui le faisaient agir, il n'y fallait pas songer. C'eut été trop humiliant pour ce père absolument dépourvu de sens moral, mais en revanche, étranganement pétri d'orgueil puéril, entiché de puissance paternelle. Et comme, au fond, il redoutait plus qu'il ne voulait le dire le jugement droit de son fils, savait être pour lui un inexprimable soulagement de le voir consentir sans peine, purement et simplement.

Bernard, cœur généreux mais esprit froid, avait été déterminé par un motif plus haut que ne le supposait M. de Sommiès. Sa majorité, survenant encore à temps, lui avait sauvé une centaine de mille francs que le notaire de la famille avait habilement su soustraire à la rapacité de son père.

Faisant bon marché de la situation perdue—qu'il ne regrettait pas, n'ayant jamais compris qu'un homme vécût inutile à lui-même et aux autres—il songea dès lors à se faire un avenir par son travail, comme tout le monde. La proposition d'entrer chez Antoine Bertin arriva donc fort à propos, et ce que son père prit pour la soumission d'un fils bien pensant ne fut que l'acte réfléchi d'un homme sage avant l'âge.

En effet. Des affaires paternelles, Bernard ne savait pas grand chose, — M. de Sommiès étant très secret, — et pour causes. Mais il sentait vagurement que tout n'allait pas bien, et qu'un jour, bientôt, peut-être,—il aurait à porter le poids de quelque lourde responsabilité. Il s'y préparait. Il voulait être en mesure de tenir tête aux événements, d'être solidement ce qui serait encore debout de l'honneur de la famille. Sentiment louable et d'un noble orgueil, celui-là.

Mais comme si rien, dans ce monde, c'était plus fragile que ce qu'on a sagement combiné, voilà que tout à coup un nuage s'élève à l'horizon. M. Bertin, si bon, si généreux, qui lui fait entrevoir le prix prochain de ses constants efforts et de ses rares aptitudes, — une importante position, premier jalon de sa fortune.—Voilà que Bernard aime sa fille. N'est-ce pas fatal? Aller donner haine à cet honnête homme qui vous comble un avenir semblable pour avoir l'air d'un vulgaire intrigant, coureur de dot! Ne serait-ce pas pour en mourir de honte? Impossible! Mais quoi, alors? Garder son secret, le cacher avec soin à tous les yeux? Sans doute. Mais en aura-t-il la force? Car ce n'est pas un amour tranquille, honnêtement modéré qu'il éprouve pour la blonde Georgette, c'est quelque chose d'impétueux, d'irrésistible, de fou, qui s'est déchaîné dans ce cœur ardent qui s'ignorait lui-même. C'est le premier amour avec tout son emportement de jeunesse, et dans une âme de cette trempe, passionnée et hautaine, il n'est pas deux amours possibles : le premier est l'unique. Que faire donc? pour obéir à l'honneur : Étouffer dès sa naissance? O Dieu! non. En fût-il le maître, non, jamais cela! Le tuer, son bel amour, si pur, qui lui révèle ce que c'est que vivre, qui de ver le fait papillon! Ah! non, par exemple. En mourir, soit! En souffrir, jamais!...

Hélas! pauvre Bernard! la veille, il avait pu mesurer ce que duraient ses belles résolutions au feu d'un seul regard de la jeune fille. Et presque tous les jours, maintenant, cette lutte impie entre son cœur et son honneur serait à recommencer! Ah cruel, cruel honneur!

Pauvre Bernard!

Il rentra bien triste, ce jour-là et fut très surpris de l'accueil presque tendre que lui fit son père. Trop occupé de lui-même, de ses petites intrigues et de ses plaisirs, comment M. de Sommiès eût-il trouvé le temps d'aimer son fils? Ils n'avaient aucun point de contact, si dans leurs idées ni dans leurs goûts; les rapports journaliers, entre eux, se bornaient à la simple observation des convenances sociales, le père y mettant une manière *bon garçon* qu'il jugeait charmante; le fils beaucoup de déférence et en même temps de réserve. Mais, de part et d'autre, aucun abandon, aucun élan. L'un ne parlant jamais à cœur ouvert, même de laplui en du beau temps; l'autre trop fier pour solliciter une confiance qu'on ne lui accordait pas spontanément. La vie, enfin, de deux êtres que le hasard a réunis et qui eussent le meilleur parti possible d'une union que le cœur n'a pas resserrée.

On peut se figurer l'étonnement de Bernard devant l'accueil affectueux, plein de grâce, doucement ému que lui fit son père ce soir là.

—Eh! arrive donc, mon cher enfant, s'écria M. de Sommiès en lui tendant les mains, tu es en retard, aujourd'hui, et, ma foi, je commençais presque à m'inquiéter.

—Vous, mon père? Et pourquoi donc?

—Je ne sais trop,—il me semble que depuis quelque temps tu as l'air comme un peu souffrant?

—Mais non, je vous assure.

—Mais si. On dirait même que tu as maigri?

—Je vous remercie, mon père, d'avoir cru vous en apercevoir dit Bernard avec un peu d'ironie; rien de plus, cependant, que vous vous êtes trompé.

—Vraiment? fit M. de Sommiès rassuré. J'aime mieux cela. Allons, dîner, alors.

Pendant le repas, il fut plein d'attentions pour son fils, parla beaucoup de son avenir, voulut savoir si ses occupations chez M. Bertin ne lui semblaient pas trop pénibles, si le banquier avait pour lui tous les égards auxquels un homme de sa naissance avait droit. Oui! Eh bien, tant mieux. Du reste, il ne s'agissait là que d'un stage très utile, sinon indispensable, d'une durée relativement courte; il pourrait se lancer ensuite dans les hautes sphères de la finance ou son nom, ses capacités et ses connaissances acquises lui assureraient d'avance un grand rôle à jouer....

Bernard se prêta de très bonne grâce à ce papotage singulier, un peu inquiet, se demandant où l'on allait en venir, à la fin.

Oui, il se trouvait bien chez M. Bertin; ses occupations n'avaient rien de pénible et lui plaisaient beaucoup. Il n'avait d'autre ambition que d'y rester longtemps, assuré de trouver dans cette maison honorable et solide toutes les chances d'avenir qu'il pouvait désirer. Déjà des promesses formelles lui avaient été faites dont la réalisation, il en était certain, ne serait pas éloignée.

M. de Sommiès manifesta une vive satisfaction de cette bonne nouvelle et félicita son fils des rapides progrès qu'il avait faits dans la confiance de son chef. Il exprima en même temps son regret de le voir considérer, comme suffisante pour son ambition, une profession qui d'ordinaire, ne convenait qu'à des gens de petite extraction. Enfin les temps étaient bien changés, et du moment qu'il n'avait pas de préjugés....

Puis, comme si le sujet lui semblait épuisé, le noble personnage parla de tout autre chose pendant le reste du dîner.

Bernard respira, car on croit, que, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, le sujet de conversation choisi pas son père n'était pas fait pour lui plaire beaucoup. Il se crut sauvé, la pauvre garçon, alors que la menaçait, au contraire, le plus rude assaut.

Quand, le repas fini, son père et lui eurent allumé leur cigare, M. de Sommiès reprit brusquement :

—Comment trouves-tu la fille de M. Bertin, toi Bernard?

Le jeune homme, pris ainsi à l'improviste, se sentit rougir.

—Mais, répondit-il, la voix un peu tremblante, je la trouve charmante.

—Ah! tant mieux, alors! fit son père. —Pourquoi donc?

—Parce que.... (M. de Sommiès fit tomber la cendre de son cigare) il faut que tu l'épouses.

Bernard bondit.

—Moi? Mais vous n'y pensez pas!

—Si fait, parfaitement. Et depuis longtemps, même, ajouta M. de Sommiès avec calme.

—Oh!

—Eh bien, quoi? Que veut dire ce "Oh!"

—Mais.... ce serait odieux cela!

—Pourquoi donc? Depuis quand est-ce odieux de rêver le bonheur de son enfant?

—Le bonheur!.... Dites que c'est ma honte que vous rêvez!

—Bah! Tu sais donc quelque chose?...

Il regardait son fils avec un mauvais sourire.

—Il ne s'agit pas de cela, dit Bernard se contenant. Je ne veux passer pour un effronté traqueur de dot, voilà tout. Et, d'ailleurs, pouvez-vous donc croire que M. Bertin n'a pas pour sa fille de plus hautes visées?

—Diable! il me semble, mon cher, que c'est nous, au contraire, qui lui ferions beaucoup d'honneur. Qu'est-ce, après tout, M. Bertin? Un parvenu, parti d'assez bas même, et, parbleu! sa fille sera bien heureuse....

—Oh! de grâce, mon père, ne parlons pas de sa fille, dit Bernard, avec vivacité.

—Voyons, mon cher, fit M. de Sommiès d'un ton goguenard, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu t'imagines que je n'ai pas deviné ton secret par hasard?

Bernard se mordit les lèvres.

—Tu l'aimes, reprit son père; donc, épouse-la.

—Encore? Ah! vous êtes cruel, en vérité! dit le jeune homme avec effort.

M. de Sommiès haussa les épaules.

—Oui, poursuivit Bernard, c'est de la cruauté, connaissant mon secret de vous en faire une arme pour me pousser à commettre une bassesse.

—Eh bien, monsieur Bernard? Vous vous oubliez, je crois!....

—Eh! mon père, dit violemment Bernard, n'en serait-ce pas une aux yeux de M. Bertin.

—Bah! des phrases, tout cela.

—Oh! non.

—Mais si, fit M. de Sommiès, commençant à s'inquiéter de la résistance de son fils. Quand un homme de son âge aime une jeune fille, tous ses efforts doivent tendre uniquement à s'en faire aimer, que diable! Et j'ajoute qu'il faudrait que cet homme fût bien maladroit pour ne pas y réussir. Voilà le vrai. Tout le reste, sottises et billevesées!

—Eh bien, moi, dit Bernard avec raideur, je vous déclare que je ne l'essaierai même pas. Je compterais pas sur ma faiblesse pour triompher de mes scrupules. Maladroit, soit! mais l'honneur sera sauf.

M. de Sommiès fronça le sourcil et ses lèvres minces se serrèrent rageusement.

—Bonne, dit-il d'une voix dure, après un moment de silence,—assez de bêtises, —plus ridicules encore que chevaleresques. Je ne te laisserai pas perdre ton avenir de gaieté de cœur, tu peux en être sûr. On prendra tu qu'il y ait déshonneur à épouser une fille riche et la l'aimes? Est-ce que sa fortune te l'enlaidit, par hasard. Ou bien, la sachant riche, il ne fallait pas l'aimer, ou, l'aimant, il fant l'épouser, quoique riche. Je te défie de sortir de là.

—Oh! je ne veux pas discuter avec vous, mon père, fit Bernard. Ces choses-là se sentent; elles ne se discutent pas. Mais, à ne prendre la question que du côté.... pratique, il est clair que M. Bertin ne me donnera pas sa fille.

—Pourquoi donc?

—Parce que je n'ai rien,—on presque rien.

—Belle raison! s'écria M. de Sommiès. Moucher, fourre-toi donc bien dans la tête que ces grands, ces parvenus d'hier, ainsi que tu les appelles, ont beaucoup d'argent, cherchent pour leurs filles un beau nom qui fasse oublier leur roturière origine. Ah! ça, crois-tu que ce soit tes beaux yeux qu'on fait la cour?

Bertin eut un haut le corps.

—Ne te dérange donc pas comme ça, reprit son père. Et, oui, M. Bertin te fait la cour, pardieu! et tu es étonnant de ne pas le voir. Tu manifestes le désir d'entrer dans sa maison? A l'instant, il t'y fait une place à part près de lui, au pour même de ses affaires les plus intimes; il te témoigne une chaude amitié près de sa famille et de sa fille. Est-ce exact?

Bernard approuva du geste.

—Eh bien!, voyons! on est homme tout de même, et on aime mieux voir ses enfants heureux, mon cher. Tu ne sais pas encore ce que c'est que vivre, qui de ver le fait papillon! Ah! non, par exemple. En mourir, soit! En souffrir, jamais!...

Hélas! pauvre Bernard! la veille, il avait pu mesurer ce que duraient ses belles résolutions au feu d'un seul regard de la jeune fille. Et presque tous les jours, maintenant, cette lutte impie entre son cœur et son honneur serait à recommencer! Ah cruel, cruel honneur!

Pauvre Bernard!

Il rentra bien triste, ce jour-là et fut très surpris de l'accueil presque tendre que lui fit son père. Trop occupé de lui-même, de ses petites intrigues et de ses plaisirs, comment M. de Sommiès eût-il trouvé le temps d'aimer son fils? Ils n'avaient aucun point de contact, si dans leurs idées ni dans leurs goûts; les rapports journaliers, entre eux, se bornaient à la simple observation des convenances sociales, le père y mettant une manière *bon garçon* qu'il jugeait charmante; le fils beaucoup de déférence et en même temps de réserve. Mais, de part et d'autre, aucun abandon, aucun élan. L'un ne parlant jamais à cœur ouvert, même de la pluie ou du beau temps; l'autre trop fier pour solliciter une confiance qu'on ne lui accordait pas spontanément. La vie, enfin, de deux êtres que le hasard a réunis et qui eussent le meilleur parti possible d'une union que le cœur n'a pas resserrée.

On peut se figurer l'étonnement de Bernard devant l'accueil affectueux, plein de grâce, doucement ému que lui fit son père ce soir-là.

—Eh! arrive donc, mon cher enfant, s'écria M. de Sommiès en lui tendant les mains, tu es en retard, aujourd'hui, et, ma foi, je commençais presque à m'inquiéter.

—Vous, mon père? Et pourquoi donc?

—Je ne sais trop,—il me semble que depuis quelque temps tu as l'air comme un peu souffrant?

—Mais non, je vous assure.

—Mais si. On dirait même que tu as maigri?

—Je vous remercie, mon père, d'avoir cru vous en apercevoir dit Bernard avec un peu d'ironie; rien de plus, cependant, que vous vous êtes trompé.

—Vraiment? fit M. de Sommiès rassuré. J'aime mieux cela. Allons, dîner, alors.

Pendant le repas, il fut plein d'attentions pour son fils, parla beaucoup de son avenir, voulut savoir si ses occupations chez M. Bertin ne lui semblaient pas trop pénibles, si le banquier avait pour lui tous les égards auxquels un homme de sa naissance avait droit. Oui! Eh bien, tant mieux. Du reste, il ne s'agissant là que d'un stage très utile, sinon indispensable, d'une durée relativement courte; il pourrait se lancer ensuite dans les hautes sphères de la finance ou son nom, ses capacités et ses connaissances acquises lui assureraient d'avance un grand rôle à jouer....

Bernard se prêta de très bonne grâce à ce papotage singulier, un peu inquiet, se demandant où l'on allait en venir, à la fin.

Oui, il se trouvait bien chez M. Bertin; ses occupations n'avaient rien de pénible et lui plaisaient beaucoup. Il n'avait d'autre ambition que d'y rester longtemps, assuré de trouver dans cette maison honorable et solide toutes les chances d'avenir qu'il pouvait désirer. Déjà des promesses formelles lui avaient été faites dont la réalisation, il en était certain, ne serait pas éloignée.

M. de Sommiès manifesta une vive satisfaction de cette bonne nouvelle et félicita son fils des rapides progrès qu'il avait faits dans la confiance de son chef. Il exprima en même temps son regret de le voir considérer, comme suffisante pour son ambition, une profession qui d'ordinaire, ne convenait qu'à des gens de petite extraction. Enfin les temps étaient bien changés, et du moment qu'il n'avait pas de préjugés....

Puis, comme si le sujet lui semblait épuisé, le noble personnage parla de tout autre chose pendant le reste du dîner.

Bernard respira, car on croit, que, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, le sujet de conversation choisi pas son père n'était pas fait pour lui plaire beaucoup. Il se crut sauvé, la pauvre garçon, alors que la menaçait, au contraire, le plus rude assaut.

Quand, le repas fini, son père et lui eurent allumé leur cigare, M. de Sommiès reprit brusquement :

—Comment trouves-tu la fille de M. Bertin, toi Bernard?

Le jeune homme, pris ainsi à l'improviste, se sentit rougir.

—Mais, répondit-il, la voix un peu tremblante, je la trouve charmante.

—Ah! tant mieux, alors! fit son père. —Pourquoi donc?

—Parce que.... (M. de Sommiès fit tomber la cendre de son cigare) il faut que tu l'épouses.

Bernard bondit.

—Moi? Mais vous n'y pensez pas!

—Si fait, parfaitement. Et depuis longtemps, même, ajouta M. de Sommiès avec calme.

—Oh!

—Eh bien, quoi? Que veut dire ce "Oh!"

—Mais.... ce serait odieux cela!

—Pourquoi donc? Depuis quand est-ce odieux de rêver le bonheur de son enfant?

—Le bonheur!.... Dites que c'est ma honte que vous rêvez!

—Bah! Tu sais donc quelque chose?...

Il regardait son fils avec un mauvais sourire.

—Il ne s'agit pas de cela, dit Bernard se contenant. Je ne veux passer pour un effronté traqueur de dot, voilà tout. Et, d'ailleurs, pouvez-vous donc croire que M. Bertin n'a pas pour sa fille de plus hautes visées?

—Diable! il me semble, mon cher, que c'est nous, au contraire, qui lui ferions beaucoup d'honneur. Qu'est-ce, après tout, M. Bertin? Un parvenu, parti d'assez bas même, et, parbleu! sa fille sera bien heureuse....

—Oh! de grâce, mon père, ne parlons pas de sa fille, dit Bernard, avec vivacité.

—Voyons, mon cher, fit M. de Sommiès d'un ton goguenard, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu t'imagines que je n'ai pas deviné ton secret par hasard?

Bernard se mordit les lèvres.

—Tu l'aimes, reprit son père; donc, épouse-la.

—Encore? Ah! vous êtes cruel, en vérité! dit le jeune homme avec effort.

M. de Sommiès haussa les épaules.

—Oui, poursuivit Bernard, c'est de la cruauté, connaissant mon secret de vous en faire une arme pour me pousser à commettre une bassesse.

—Eh bien, monsieur Bernard? Vous vous oubliez, je crois!....

—Eh! mon père, dit violemment Bernard, n'en serait-ce pas une aux yeux de M. Bertin.

—Bah! des phrases, tout cela.

—Oh! non.

—Mais si, fit M. de Sommiès, commençant à s'inquiéter de la résistance de son fils. Quand un homme de son âge aime une jeune fille, tous ses efforts doivent tendre uniquement à s'en faire aimer, que diable! Et j'ajoute qu'il faudrait que cet homme fût bien maladroit pour ne pas y réussir. Voilà le vrai. Tout le reste, sottises et billevesées!

—Eh bien, moi, dit Bernard avec raideur, je vous déclare que je ne l'essaierai même pas. Je compterais pas sur ma faiblesse pour triompher de mes scrupules. Maladroit, soit! mais l'honneur sera sauf.

M. de Sommiès fronça le sourcil et ses lèvres minces se serrèrent rageusement.

—Bonne, dit-il d'une voix dure, après un moment de silence,—assez de bêtises, —plus ridicules encore que chevaleresques. Je ne te laisserai pas perdre ton avenir de gaieté de cœur, tu peux en être sûr. On prendra tu qu'il y ait déshonneur à épouser une fille riche et la l'aimes? Est-ce que sa fortune te l'enlaidit, par hasard. Ou bien, la sachant riche, il ne fallait pas l'aimer, ou, l'aimant, il fant l'épouser, quoique riche. Je te défie de sortir de là.

—Oh! je ne veux pas discuter avec vous, mon père, fit Bernard. Ces choses-là se sentent; elles ne se discutent pas. Mais, à ne prendre la question que du côté.... pratique, il est clair que M. Bertin ne me donnera pas sa fille.

—Pourquoi donc?

—Parce que je n'ai rien,—on presque rien.

—Belle raison! s'écria M. de Sommiès. Moucher, fourre-toi donc bien dans la tête que ces grands, ces parvenus d'hier, ainsi que tu les appelles, ont beaucoup d'argent, cherchent pour leurs filles un beau nom qui fasse oublier leur roturière origine. Ah! ça, crois-tu que ce soit tes beaux yeux qu'on fait la cour?

Bertin eut un haut le corps.

—Ne te dérange donc pas comme ça, reprit son père. Et, oui, M. Bertin te fait la cour, pardieu! et tu es étonnant de ne pas le voir. Tu manifestes le désir d'entrer dans sa maison? A l'instant, il t'y fait une place à part près de lui, au pour même de ses affaires les plus intimes; il te témoigne une chaude amitié près de sa famille et de sa fille. Est-ce exact?

Bernard approuva du geste.

—Eh bien!, voyons! on est homme tout de même, et on aime mieux voir ses enfants heureux, mon cher. Tu ne sais pas encore ce que c'est que vivre, qui de ver le fait papillon! Ah! non, par exemple. En mourir, soit! En souffrir, jamais!...

Hélas! pauvre Bernard! la veille, il avait pu mesurer ce que duraient ses belles résolutions au feu d'un seul regard de la jeune fille. Et presque tous les jours, maintenant, cette lutte impie entre son cœur et son honneur serait à recommencer! Ah cruel, cruel honneur!

Pauvre Bernard!

Il rentra bien triste, ce jour-là et fut très surpris de l'accueil presque tendre que lui fit son père. Trop occupé de lui-même, de ses petites intrigues et de ses plaisirs, comment M. de Sommiès eût-il trouvé le temps d'aimer son fils? Ils n'avaient aucun point de contact, si dans leurs idées ni dans leurs goûts; les rapports journaliers, entre eux, se bornaient à la simple observation des convenances sociales, le père y mettant une manière *bon garçon* qu'il jugeait charmante; le fils beaucoup de déférence et en même temps de réserve. Mais, de part et d'autre, aucun abandon, aucun élan. L'un ne parlant jamais à cœur ouvert, même de la pluie ou du beau temps; l'autre trop fier pour solliciter une confiance qu'on ne lui accordait pas spontanément. La vie, enfin, de deux êtres que le hasard a réunis et qui eussent le meilleur parti possible d'une union que le cœur n'a pas resserrée.

On peut se figurer l'étonnement de Bernard devant l'accueil affectueux, plein de grâce, doucement ému que lui fit son père ce soir-là.

—Eh! arrive donc, mon cher enfant, s'écria M. de Sommiès en lui tendant les mains, tu es en retard, aujourd'hui, et, ma foi, je commençais presque à m'inquiéter.

—Vous, mon père? Et pourquoi donc?

—Je ne sais trop,—il me semble que depuis quelque temps tu as l'air comme un peu souffrant?

—Mais non, je vous assure.

—Mais si. On dirait même que tu as maigri?

—Je vous remercie, mon père, d'avoir cru vous en apercevoir dit Bernard avec un peu d'ironie; rien de plus, cependant, que vous vous êtes trompé.

—Vraiment? fit M. de Sommiès rassuré. J'aime mieux cela. Allons, dîner, alors.

Pendant le repas, il fut plein d'attentions pour son fils, parla beaucoup de son avenir, voulut savoir si ses occupations chez M. Bertin ne lui semblaient pas trop pénibles, si le banquier avait pour lui tous les égards auxquels un homme de sa naissance avait droit. Oui! Eh bien, tant mieux. Du reste, il ne s'agissant là que d'un stage très utile, sinon indispensable, d'une durée relativement courte; il pourrait se lancer ensuite dans les hautes sphères de la finance ou son nom, ses capacités et ses connaissances acquises lui assureraient d'avance un grand rôle à jouer....

Bernard se prêta de très bonne grâce à ce papotage singulier, un peu inquiet, se demandant où l'on allait en venir, à la fin.

Oui, il se trouvait bien chez M. Bertin; ses occupations n'avaient rien de pénible et lui plaisaient beaucoup. Il n'avait d'autre ambition que d'y rester longtemps, assuré de trouver dans cette maison honorable et solide toutes les chances d'avenir qu'il pouvait désirer. Déjà des promesses formelles lui avaient été faites dont la réalisation, il en était certain, ne serait pas éloignée.

M. de Sommiès manifesta une vive satisfaction de cette bonne nouvelle et félicita son fils des rapides progrès qu'il avait faits dans la confiance de son chef. Il exprima en même temps son regret de le voir considérer, comme suffisante pour son ambition, une profession qui d'ordinaire, ne convenait qu'à des gens de petite extraction. Enfin les temps étaient bien changés, et du moment qu'il n'avait pas de préjugés....

Puis, comme si le sujet lui semblait épuisé, le noble personnage parla de tout autre chose pendant le reste du dîner.

Bernard respira, car on croit, que, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, le sujet de conversation choisi pas son père n'était pas fait pour lui plaire beaucoup. Il se crut sauvé, la pauvre garçon, alors que la menaçait, au contraire, le plus rude assaut.

Quand, le repas fini, son père et lui eurent allumé leur cigare, M. de Sommiès reprit brusquement :

—Comment trouves-tu la fille de M. Bertin, toi Bernard?

Le jeune homme, pris ainsi à l'improviste, se sentit rougir.

—Mais, répondit-il, la voix un peu tremblante, je la trouve charmante.

—Ah! tant mieux, alors! fit son père. —Pourquoi donc?

—Parce que.... (M. de Sommiès fit tomber la cendre de son cigare) il faut que tu l'épouses.

Bernard bondit.

—Moi? Mais vous n'y pensez pas!

—Si fait, parfaitement. Et depuis longtemps, même, ajouta M. de Sommiès avec calme.

—Oh!

—Eh bien, quoi? Que veut dire ce "Oh!"

—Mais.... ce serait odieux cela!

—Pourquoi donc? Depuis quand est-ce odieux de rêver le bonheur de son enfant?

—Le bonheur!.... Dites que c'est ma honte que vous rêvez!

—Bah! Tu sais donc quelque chose?...

Il regardait son fils avec un mauvais sourire.

—Il ne s'agit pas de cela, dit Bernard se contenant. Je ne veux passer pour un effronté traqueur de dot, voilà tout. Et, d'ailleurs, pouvez-vous donc croire que M. Bertin n'a pas pour sa fille de plus hautes visées?

—Diable! il me semble, mon cher, que c'est nous, au contraire, qui lui ferions beaucoup d'honneur. Qu'est-ce, après tout, M. Bertin? Un parvenu, parti d'assez bas même, et, parbleu! sa fille sera bien heureuse....

—Oh! de grâce, mon père, ne parlons pas de sa fille, dit Bernard, avec vivacité.

—Voyons, mon cher, fit M. de Sommiès d'un ton goguenard, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu t'imagines que je n'ai pas deviné ton secret par hasard?

Bernard se mordit les lèvres.

—Tu l'aimes, reprit son père; donc, épouse-la.

—Encore? Ah! vous êtes cruel, en vérité! dit le jeune homme avec effort.

M. de Sommiès haussa les épaules.

—Oui, poursuivit Bernard, c'est de la cruauté, connaissant mon secret de vous en faire une arme pour me pousser à commettre une bassesse.

—Eh bien, monsieur Bernard? Vous vous oubliez, je crois!....

—Eh! mon père, dit violemment Bernard, n'en serait-ce pas une aux yeux de M. Bertin.

—Bah! des phrases, tout cela.

—Oh! non.

—Mais si, fit M. de Sommiès, commençant à s'inquiéter de la résistance de son fils. Quand un homme de son âge aime une jeune fille, tous ses efforts doivent tendre uniquement à s'en faire aimer, que diable! Et j'ajoute qu'il faudrait que cet homme fût bien maladroit pour ne pas y réussir. Voilà le vrai. Tout le reste, sottises et billevesées!

—Eh bien, moi, dit Bernard avec raideur, je vous déclare que je ne l'essaierai même pas. Je compterais pas sur ma faiblesse pour triompher de mes scrupules. Maladroit, soit! mais l'honneur sera sauf.

M. de Sommiès fronça le sourcil et ses lèvres minces se serrèrent rageusement.

—Bonne, dit-il d'une voix dure, après un moment de silence,—assez de bêtises, —plus ridicules encore que chevaleresques. Je ne te laisserai pas perdre ton avenir de gaieté de cœur, tu peux en être sûr. On prendra tu qu'il y ait déshonneur à épouser une fille riche et la l'aimes? Est-ce que sa fortune te l'enlaidit, par hasard. Ou bien, la sachant riche, il ne fallait pas l'aimer, ou, l'aimant, il fant l'épouser, quoique riche. Je te défie de sortir de là.

—Oh! je ne veux pas discuter avec vous, mon père, fit Bernard. Ces choses-là se sentent; elles ne se discutent pas. Mais, à ne prendre la question que du côté.... pratique, il est clair que M.